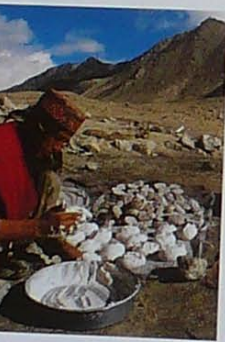




## Les montagnes du Nord-Pakistan dans la peau

*Les belles aventures nous lient à des pays ;  
pourtant ce sont sans doute les mésaventures  
les plus sérieuses qui scellent pour toujours  
notre attachement à certains peuples.  
On se souvient de ceux qui nous ont aidés.  
On se remémore les gestes qu'ils ont eus  
pour nous. On mesure leur humanité.  
L'histoire de la relation de Pierre Neyret  
avec le Pakistan est de celles-là.*



**S**eptembre 1994. Je viens de réussir l'examen probatoire du diplôme d'aspirant guide, je suis en grande forme et, avec Géraldine, nous nous envolons pour le Pakistan, plein de rêves naïfs. Nous quittons le village de Passu situé au nord de la vallée de Hunza, accompagnés de deux jeunes étudiants shimshalis. Nous marchons une bonne semaine dans cette vallée alors méconnue et découvrons les alpages de Lupghar, perchés à 4 300 m. La rudesse de la vie traditionnelle des femmes s'occupant des troupeaux, vivant pendant près de six mois dans de minuscules maisons de pierres, perdues dans les versants démesurés du Karakoram, m'im-

pressionne. Je suis confronté pour la première fois à une réalité qui égale, voire dépasse tout ce que j'avais pu lire. Nous nous couchons dans une cahute pleine de bouses de yacks séchées et je m'endors en rêvant d'une double page dans *National Geographic*...

Pendant la nuit, je suis pris de violents maux de ventre, je vomis, et la douleur s'accroît jusqu'au matin. Les Shimshalis jurent que c'est un *paratha* froid qui a troublé ma digestion. Vingt-quatre heures allongé dans une maison envahie de fumée âcre, buvant et vomissant des verres de thé et du yaourt de lait de chèvre n'arrangent rien à mes symptômes. Mon ventre gonfle, se durcit, je ne peux rien avaler, ni nourriture, ni boisson. La rapidité avec laquelle je m'affaiblis me surprend : en une journée, je deviens une loque sans énergie.

Après une deuxième nuit sans sommeil, je ne vois d'autre issue que de descendre. Nous partons, guidés par les deux jeunes Shimshalis, alors que nous devons traverser des versants extrêmement raides, en rocher pourri, sous une arête surplombant un à-pic de milliers de mètres. Ma mauvaise humeur ne fait que s'aggraver quand il faut descendre des dalles de schistes. Cette journée de "trek" que j'aurais, dans d'autres conditions, qualifiée de "superbe-ment technique" n'en finit plus d'être désagréable, et elle s'éternise pendant huit heures. La perte d'altitude n'arrange pas mon problème, et les spasmes deviennent intolérables.

Troisième nuit sans sommeil. Il m'est toujours impossible de boire, de manger. Il faut me rendre à l'évidence : je suis trop faible pour marcher, je vacille et dois m'arrêter régulièrement. Toutes les techniques sont mises à l'épreuve pour me transporter. La première est de me charger sur le dos, ce qui a pour effet de me comprimer le ventre de façon intolérable. Lassés de mes hurlements sinistres, nos amis d'infortune tentent une solution moins bruyante en subtilisant une brouette de chantier négligemment abandonnée sur la piste en construction. Je parcoure quelques centaines de mètres dans ce véhicule. Les chocs de celle-ci contre les milliers de pierres qui couvrent la piste sont transmis directement à toute la tête, et chaque vibration se répercute sur mon péritoine distendu, provoquant un nouveau concert de gémissements désagréables. Nous avons près de quinze kilomètres à faire pour rallier la *Karakoram Highway*, et la brouette ne semble pas être le moyen de transport approprié. Les Shimshalis récupèrent de grands bâtons, une bâche, et bricolent un brancard. Je m'enveloppe dans mon duvet et les quatre gaillards soulèvent l'engin au niveau des épaules. La marche reprend. Il faut passer quelques tyroliennes dans de fragiles caisses en bois suspendues à une poulie, au-dessus du torrent limoneux qui ronge le fond de la gorge, étroite et profonde. Couché sur le dos, les yeux mi-clos, le corps empli d'aigreurs qui me brûlent l'œsophage et l'estomac, je regarde le bleu du ciel qui émerge en haut des parois de marbres brûlées par le soleil. Le brancard bricolé casse soudainement, m'envoyant m'écraser sur les cailloux depuis la hauteur d'un homme. Une vague de désespoir menace de me submerger. Mais les Shimshalis restent de bonne humeur, combattifs et toujours créatifs. Ils disparaissent une demi-heure et reviennent avec le sourire, heureux de me montrer leur dernière trouvaille, la superbe armature métallique d'un lit, dérobée pour l'occasion dans une tente de chantier. Avec ma corde, ils tressent un sommier sur lequel je m'installe. Les heures passent, nous descendons des éboulis raides où les hommes font preuve d'une grande maîtrise pour ne pas renverser leur chargement. Ils ont les épaules endolories mais continuent sans relâche. Ils m'avouent plus tard qu'ils ne donnaient pas cher de ma peau à ce moment-là.

À deux heures de la *Karakoram Highway* nous rencontrons un couple d'étrangers en balade. La nuit tombe. Cela fait douze heures que nous sommes partis de Dutt. Avec leur jeep, nous filons directement au petit dispensaire de Gulmit. Une perfusion me réhydrate ; le docteur m'observe et décrète aussitôt qu'il ne peut rien faire, sinon appeler un véhicule pour gagner au plus vite l'hôpital de Gilgit, à 200 km. Nous y arrivons à 2 heures du matin. On m'installe dans une chambre, en compagnie d'un grand

brûlé que les plaies purulentes font râler de douleur. Le lendemain, je ne vois aucun médecin. Les rumeurs nous informent que je souffre d'une péritonite. Un infirmier fait la tournée de tous les malades avec une seule seringue, leur injectant je ne sais quel produit en nettoyant l'aiguille entre deux patients avec un coton mouillé... Nous commençons à nous sentir dangereusement démunis, abandonnons l'idée d'obtenir une aide extérieure et décidons de nous en sortir par nous-mêmes en gagnant Islamabad par avion pour que je sois opéré dans un bon hôpital.

Après une nouvelle nuit blanche, torturé de spasmes intolérables, je débarrasse mes perfusions et nous fuions l'hôpital pour aller chez des amis pakistanais. Ces derniers nous informent que la situation est difficile : le petit Fokker vieux de trente ans qui assure la liaison Gilgit-Islamabad n'a que quarante places et ne vole que s'il fait grand beau temps, soit un jour sur trois en moyenne. Les billets sont déjà tous vendus. Les priorités pour urgences sanitaires ne peuvent être délivrées que par le directeur de l'hôpital... d'où l'on vient de s'échapper bêtement. À force de palabres, nos amis parviennent à obtenir un ticket pour le jour-même. Je perçois enfin le vrombissement tant espéré. L'avion est là, je suis sauvé.

Pas encore ! Aujourd'hui est un grand jour, celui de la visite exceptionnelle du président de la république pakistanaise, qui arrive par ce même avion. Toute la ville de Gilgit est bouclée par l'armée, les rues sont barrées. En jeep nous empruntons des chemins détournés, des pistes chaotiques, pour gagner l'aéroport devant lequel s'agglutinent des centaines de personnes. Des soldats en interdisent l'entrée, des dizaines de bras tendus agitant des billets d'avion se tendent vers eux, mais aucun passager n'est autorisé à entrer. Plié en deux par la douleur, je me faufile comme je peux dans la foule compacte, réussis à capter le regard de l'un des gardes, et hurle avec une voix cassée et en brandissant mon ticket : "I will die". Il voit mon teint gris cendre, mes cheveux collés, mes joues creuses et mes yeux vitreux. Sous l'uniforme rigide son visage s'illumine d'une forme d'humanité, il esquisse un sourire et me lance, grand seigneur : "No, you will fly !".

À Islamabad, le chirurgien, sûr de lui, m'a administré de la morphine, m'a examiné, et aussitôt envoyé au bloc. Il m'a dit : "May be you drink too much alcohol in France ?". Je vous jure bien que non !

C'était mon deuxième voyage au Pakistan, le plus marquant sans doute, celui qui a scellé en moi la confiance et l'estime que l'on accorde à des gens qui, sans vous connaître, sans demander aucune contrepartie, ont œuvré pour vous sauver.

texte et photos Pierre Neyret

\* "Peut-être avez-vous bu trop d'alcool en France"

**"May be you drink too much alcohol in France ?"**

### ■ 17<sup>e</sup> Festival des Globe-Trotters

Légendes de Shimshal Samedi à 18 h en salle Berlioz vous pourrez rencontrer Pierre Neyret sur le stand Transboréal samedi et dimanche en salle Menand

juste paru : *Pakistan, Visions de montagnards de Géraldine Benestar et Pierre Neyret* Transboréal, 2005, 132 pages, 165 photos, 1 carte, 32 €

